

M. André BLONDEL

^{en chef}
Ingénieur des Ponts et Chaussées.

Professeur à l'École nationale des Ponts et Chaussées, à Paris.

Hommage de l'auteur

Blondel

SUR LA QUESTION

DE LA

LANGUE INTERNATIONALE AUXILIAIRE

Extrait des Comptes rendus de
l'Association Française pour l'Avancement des Sciences.

CONGRÈS DE GRENOBLE — 1904

PARIS
SÉCRÉTARIAT DE L'ASSOCIATION
(Hôtel des Sociétés savantes)
28, RUE SERPENTE

ANNEXES

SÉANCE GÉNÉRALE DU 8 AOUT (1)

M. André BLONDEL

Ingénieur des ponts et chaussées, professeur à l'École nationale des ponts et chaussées, à Paris.

SUR LA QUESTION DE LA LANGUE INTERNATIONALE AUXILIAIRE

La question d'une langue internationale auxiliaire a été mise à l'ordre du jour du Congrès et exposée dans l'intéressant rapport de M. C. Bourlet évidemment dans le but de provoquer les discussions du plus grand nombre de ses membres. Je m'en autoriserai donc, ainsi que d'une pratique assez longue des langues étrangères, pour présenter les quelques observations suivantes, tout en craignant qu'elles ne paraissent pas entièrement concluantes et qu'elles risquent de choquer les opinions chaudement propagées par quelques-uns de nos collègues.

Comme l'idée d'une langue internationale en général et de l'Esperanto en particulier a fait de nombreux adeptes depuis quelques années, et qu'on propose de la faire adopter par l'Association, je m'attacherai plutôt à la critique de cette langue qu'à l'approbation, ne doutant pas qu'elle ne donne lieu dans le sens contraire à de nombreuses et intéressantes communications; le but de cette note est simplement de faire entendre un autre son de la cloche et d'éviter une décision trop hâtive de l'Association.

I. — *La conception d'une langue auxiliaire et son utilité*

L'idée d'une langue auxiliaire universelle est fort séduisante et l'on ne saurait s'étonner qu'elle ait eu pour auteur et pour adhérents beaucoup de savants éminents de tous les temps, depuis Descartes.

L'historique de leurs systèmes et de la remarquable évolution qu'a subie peu à peu l'idée primitive a été magistralement exposé par MM. Couturat et

1. Voir le *Bulletin* n° 10. Décembre 1904, p. 396.

Leau et l'on ne saurait savoir trop de gratitude à ces deux auteurs du travail si consciencieux et si compétent (1) qu'ils ont consacré à cette étude. De la lecture de cet ouvrage se dégage forcément la conclusion que, si au début la langue universelle se présentait, dans les systèmes *a priori*, sous une forme tout à fait utopique, elle offre dans les systèmes *a posteriori* plus récents un aspect de possibilité qui ne permet plus d'écarter ce projet comme une simple utopie. Cette impression a dû être très forte sur bien des esprits, car nombreux sont aujourd'hui les hommes de science qui ont foi en la réalisation d'une langue internationale.

Plusieurs auteurs, à commencer par ceux que je viens de citer, ont montré d'une façon irréfutable, à mon avis, qu'on ne peut songer à faire revivre le latin, ni même le bas latin, comme langue universelle; tous les essais tentés dans ce sens ont d'ailleurs échoué piteusement. On ne saurait s'en étonner, si, indépendamment de toute autre cause accessoire, on veut bien se rappeler que le latin est par essence une langue synthétique, très concise et facilement obscure, tandis que les langues des nations modernes ont évolué vers les formes analytiques, ne permettant de dire les mêmes choses qu'au moyen d'un plus grand nombre de mots, mais exigeant le « moindre effort » de compréhension de la part du lecteur; c'est là un fait capital qu'on ne doit jamais perdre de vue (2), mais qu'a oublié l'auteur d'un récent *latinosine flexione*.

Les partisans d'une langue artificielle font valoir en second lieu, pour en justifier la nécessité, qu'on ne saurait adopter comme langue internationale une des langues vivantes actuelles ni même employer concurremment deux langues nationales comme on l'a proposé. Je suis beaucoup moins convaincu qu'eux de cette dernière impossibilité, et les services que pourra rendre une langue artificielle de préférence aux langues existantes me paraissent fort exagérés par l'imagination des créateurs. Il ne faut pas croire, en effet, qu'une langue artificielle puisse jamais offrir tous les avantages d'une langue vivante : elle ne sera jamais parlée par un nombre d'individus aussi considérable. On ne peut espérer, par exemple, qu'elle atteigne comme l'anglais une clientèle de 225 millions d'hommes; elle ne pourra jamais être qu'une langue de lettrés ou de commerçants, mais non une langue populaire. Elle ne pourra donc pas dispenser le commis-voyageur ou le touriste visitant un pays étranger d'en apprendre la langue s'il veut converser avec le premier venu. La connaissance de la langue auxiliaire ne saurait en particulier dispenser un commerçant sérieux de savoir l'anglais, qui est déjà la véritable langue commerciale universelle, par le fait de la dissémination des colonies, settlements et comptoirs anglais sur toute la surface du globe.

Au point de vue des études scientifiques et littéraires, la langue auxiliaire, n'aura peut-être pas non plus autant d'intérêt pratique qu'on pourrait le croire. En effet, pour que les mémoires scientifiques d'un pays soient accessibles pour tous les autres, ils devraient être publiés dans la langue artificielle; je ne crois pas qu'on puisse exiger ni obtenir ce résultat des auteurs et des lecteurs nationaux, qui tiendront toujours à s'exprimer et à lire dans leur propre langue plutôt que dans une langue étrangère; on pourrait seulement obtenir que certaines revues publient, à côté du texte original, le texte traduit en langage

(1) Histoire de la langue universelle. Paris (Hachette), 1904.

(2) C'est cette tendance au moindre effort qui explique comment les peuples étrangers d'origines très diverses, civilisés par Rome, ont déformé le latin parallèlement par la suppression des déclinaisons, l'emploi de l'article, etc.

auxiliaire; mais leurs frais de rédaction et d'impression se trouveraient ainsi beaucoup augmentés. Il est donc à craindre qu'un petit nombre de publications seulement, en particulier les revues bibliographiques, se fassent dans la langue auxiliaire et que les savants ne soient nullement dispensés d'apprendre des langues vivantes pour se reporter aux mémoires originaux. La langue internationale pourra, il est vrai, faciliter les correspondances entre savants de pays différents, et c'est là ce qui séduit beaucoup d'hommes de science qui dans leur jeunesse ont négligé l'étude de langues étrangères, comme des accessoires sans intérêt. Mais on comprend aujourd'hui beaucoup mieux en France les nécessités des relations internationales, et les jeunes générations acquièrent plus de facilités pour le polyglottisme. Ce dernier seul peut permettre vraiment des relations d'affaires commerciales, techniques ou judiciaires; de quelle aide, par exemple, la langue internationale serait-elle à un plaideur français pour suivre les audiences d'un procès en Allemagne ou en Angleterre ?

Aussi à l'heure actuelle une éducation ne peut-elle être considérée comme complète que si elle embrasse la connaissance de deux langues vivantes. Tout Français *instruit*, quelle que soit sa spécialité, devrait savoir désormais l'anglais et l'allemand, de même que depuis longtemps tout Anglais instruit apprend le français et l'allemand. L'allemand et le français sont suffisants pour se faire comprendre en Russie presque partout, et plus généralement dans toute l'Europe centrale; l'anglais est adopté comme langue scientifique au Japon, dans les Indes; le français est connu de tous les néo-latins instruits.

Tout homme d'une instruction moyenne, sachant les trois langues, n'aura donc rien à gagner à l'introduction d'une langue auxiliaire. Il aura de plus l'avantage de pouvoir apprécier les chefs-d'œuvre littéraires des principales civilisations modernes et de pénétrer par leur lecture dans les idées et les mœurs des autres pays. Quelle langue auxiliaire lui donnera jamais les mêmes avantages ?

A ce point de vue, je n'ai pas pu jusqu'ici trouver opportune en France la propagande faite dans les écoles pour telle ou telle langue internationale; elle risque de faire croire au public et surtout aux jeunes gens, bien à tort, qu'il n'y a plus besoin d'apprendre les langues étrangères, tandis qu'au contraire jamais le besoin de ces langues n'a été aussi grand pour nos industriels et nos commerçants. Par le temps de lutte industrielle acharnée dans lequel nous vivons, il faut pouvoir non seulement correspondre à coups de dictionnaire avec quelques correspondants bénévoles, mais encore se mettre, par lecture rapide et facile des publications étrangères, au courant des progrès réalisés par nos rivaux. Le commerçant a tout intérêt à lire les journaux anglais, allemands, américains, les rapports de consuls de ces différents pays, etc. De même un ingénieur mécanicien ou électricien, qui désire progresser et profiter des progrès qui se font en Allemagne ou aux États-Unis, doit lire les revues techniques de ces pays. Comme celles-ci ne se publieront jamais dans une langue auxiliaire, parce qu'elles doivent avant tout satisfaire leurs lecteurs nationaux, toujours de beaucoup les plus nombreux (1), la connaissance de la langue auxiliaire ne rendra *jamais* les mêmes services que la connaissance des langues vivantes. Loin d'admirer par conséquent l'enseignement de l'Esperanto dans nos écoles de commerce, je ne peux considérer cette propagande, malgré les intentions généreuses de ses auteurs, que comme fort nuisible pour les élèves, puisqu'elle les

(1) Pour la plupart des revues techniques, les lecteurs étrangers ne représentent que 10 à 15 0/0 du total, et on ne peut leur sacrifier les commodités des 85 0/0 ou 90 0/0 lecteurs nationaux.

détourne d'une étude véritablement utile et féconde au profit d'une étude dont l'utilité n'est pas démontrée. Au reste, si ceux qui l'étudient avaient consacré le même temps à l'étude de l'anglais qui n'est guère plus difficile, ils sauraient aujourd'hui l'anglais suffisamment pour le lire et un peu l'écrire.

Je dois ajouter, du reste, que la langue artificielle internationale n'étant pas encore définie officiellement, toutes celles que propose actuellement l'initiative privée sont destinées à périr ; je reviendrai plus loin sur ce point.

II. — Possibilité d'établir une langue artificielle internationale.

Supposons que, malgré ces objections, et malgré l'intérêt pratique très limité, comme on vient de le voir, d'une langue internationale auxiliaire, on trouve cet intérêt suffisant (et je le crois pour ma part suffisant, malgré tout, ne fût-ce que pour tenter une expérience) ; on devra se mettre d'accord entre les divers peuples civilisés, pour la création d'une langue internationale auxiliaire. Cette création est-elle possible ? Théoriquement, cela ne fait aucun doute, l'expérience l'a prouvé. Mais la question n'est pas tant la possibilité *théorique* de fabriquer une langue *a posteriori* présentant les qualités linguistiques et phonétiques nécessaires pour l'échange des idées que la possibilité *pratique* d'établir un accord entre les différents pays intéressés pour le choix entre les divers projets, car le problème est susceptible d'une infinité de solutions. On peut s'en convaincre en lisant le livre de MM. Couturat et Leau qui ne contient pas moins de 55 projets dont plusieurs fort soutenables. En pareille matière, on ne peut espérer faire prévaloir un système plutôt qu'un autre par des qualités intrinsèques, car une fois même que l'on a reconnu la supériorité des systèmes *a posteriori* et du moule néo-latin, par exemple, la façon dont on réalisera la langue internationale d'après ce moule n'en reste pas moins absolument indéterminée dans tous ses détails. Pour s'en rendre compte, il suffit d'essayer de construire soi-même une pareille langue ; à chaque pas on rencontre une infinité de solutions équivalentes pour la grammaire et un coefficient d'arbitraire énorme pour la création du vocabulaire. Il ne faut donc pas, comme certains partisans trop zélés de l'Esperanto, espérer imposer purement et simplement une solution toute faite, émanant d'une initiative privée, sans admettre de critiques (on verra plus loin combien la critique est cependant nécessaire). L'expérience démontre, du reste, que tous les essais de langues internationales ont fini par des schismes de leurs adhérents ; tout système arbitraire aboutit, en effet, fatalement à la décomposition spontanée, s'il n'est défendu par un accord international, qui, à défaut du fondement dogmatique absent, lui donne un investiture légale, comme aux systèmes de mesures ou d'unités. Faute de cette investiture, le volapuk, (qui d'ailleurs portait en lui des germes de destruction très graves) a brusquement perdu toutes ses conquêtes ; il en sera de même de l'Esperanto le jour où ses adeptes, comme jadis ceux de Monseigneur Schleyer, remplaceront la foi aveugle par la critique raisonnée.

La seule solution possible serait donc celle qu'a proposée le comité « La délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire », créé par MM. Leau et Couturat en 1900, pour obtenir de l'union internationale des académies, la *nomination d'une commission spéciale chargée d'élaborer une langue auxiliaire*, et de la faire ratifier ensuite officiellement par l'union internationale des académies. Mais obtiendra-t-on ainsi le résultat espéré ? Il est fort à craindre, quand cette commission se réunira, qu'elle ne rencontre elle-même de grandes difficultés pour

mettre ses membres d'accord entre eux pour tant de décisions arbitraires à prendre, et que ses travaux, comme ceux du Dictionnaire, durent de longues années avant d'aboutir et rendent sceptiques ceux qui en attendront l'issue. Si elle parvient cependant à les achever, la langue auxiliaire adoptée officiellement par les académies aura grande chance de vivre et de se perfectionner progressivement, toujours sous la même tutelle. A partir de ce moment, les langues artificielles proposées antérieurement par l'initiative privée n'auront plus qu'un intérêt historique et le mérite, d'ailleurs grand, d'avoir contribué à populariser l'idée ; mais elles seront mortes beaucoup plus qu'aucune langue de l'antiquité.

Je vais maintenant montrer pourquoi l'Esperanto *ne sera pas* la langue internationale cherchée, et rejoindra ses devancières dans la tombe.

III. — Critique de l'Esperanto.

En abordant cette partie de ma communication, je ne me dissimule pas que mon audace sera mal accueillie et considérée par beaucoup comme téméraire, s'ils n'ont pas eu eux-mêmes la pratique des langues étrangères. Pour les propagandistes de la nouvelle langue internationale (à qui il faut bien rappeler d'ailleurs qu'une solution presque aussi remarquable, mais moins bien « lancée » par la réclame, avait été publiée avec tous ses détails, il y a déjà près de 40 ans par Pirro) (1), l'« Esperanto » est une sorte de Coran dont le docteur Zamenhof est le Mahomet, et toute critique leur semble presque sacrilège. On peut comprendre jusqu'à un certain point cet état d'âme, car la langue créée par Zamenhof est vraiment une construction élégante, d'apparence mathématiquement rigoureuse, et faite par conséquent pour séduire les savants épris de théories élégantes (2). Le but de mes critiques n'est donc nullement de les contrister ni de discuter le grand mérite du créateur de la langue et de ses principaux lieutenants, mais simplement d'éviter qu'il se crée bénévolement autour de l'Esperanto une « légende » et que l'Association française se laisse entraîner par le zèle de ses prosélytes ardents à donner une adhésion à un système qui n'est pas viable, au lieu de se contenter simplement d'adhérer à la déclaration. Il convient d'ajouter qu'on ne peut bien juger les défauts et les mérites d'une langue artificielle que quand on a longtemps pratiqué les langues vivantes ; beaucoup des adeptes de l'Esperanto n'ont jamais parlé d'autres langues étrangères et ne peuvent être frappés par conséquent des inconvénients que présente le mélange fâcheux qu'elle contient d'éléments hétérogènes, ni s'apercevoir de l'influence trop grande qu'a eue l'origine slave du docteur Zamenhof dans le choix de son alphabet, dans le principe de sa conjugaison, etc., ni être aussi choqués des désinences adoptées que ceux qui ont l'habitude des langues romanes.

Dans ce qui suit, j'examinerai successivement l'alphabet, la grammaire et le vocabulaire.

Alphabet. — L'alphabet de l'Esperanto est déplorable et ne peut s'expliquer que par les habitudes slaves. A première vue il m'a écarté de l'Esperanto, car il

(1) *Universal-Sprache*, von Pirro, 424-260 p., in-8° (Paris, Retaux, 1868). Il existe des traductions de cet ouvrage en français et en anglais.

(2) On invoque souvent les approbations de quelques philologues éminents, mais ce ne sont que des certificats théoriques et platoniques, que les mêmes savants ont déjà donné ou donneraient tout aussi bien à n'importe quelle autre langue bien faite.

m'apparaît comme un véritable contre-sens au point de vue international. Cet alphabet contient en effet cinq lettres munies d'accents circonflexes (et des consonnes par dessus le marché) :

\hat{e} (tch), \hat{g} (dj), \hat{h} (ch. allemand) \hat{j} (j français), \hat{s} (ch).

En outre il possède un *u* bref accentué comme l'*ü* allemand. Par contre l'*y*, qui existe dans tous les alphabets occidentaux (1), n'est pas utilisé et est remplacé par le *j* jouant le rôle de *i* demi-consonne, ce qui défigure les mots, principalement la finale du pluriel (exemple, « la bonajn patrojn », pluriel accusatif, « les bons pères »).

Ces lettres accentuées viennent des langues slaves qui ont renoncé à l'alphabet Cyrillique et qui ont transcrit leurs chuintantes dans l'alphabet latin. L'Esperanto se vante de pouvoir ainsi transcrire les mots slaves, qui sont bourrés de chuintantes. Mais il y a là une concession beaucoup trop grande faite à un groupe ethnique ; dans les autres langues aryennes, les chuintantes jouent un rôle plus modeste et notre gosier n'est pas en état de les prononcer aussi facilement. Tandis que l \bar{e} *chtch* abonde en russe et en polonais (par exemple, le nom de la soupe russe se transcrit « chtelĭ » en français, et l'on rencontre couramment des mots tels que « iziaïouchtchiy », « prochtchenie », etc.). Cette double chuintante n'existe pas dans nos langues occidentales. La langue internationale, qui doit être faite de concessions réciproques, ne doit donc pas chercher à créer des lettres spéciales pour favoriser les chuintantes, dont il est d'ailleurs fait abus dans le vocabulaire Esperanto ; elle doit réduire leur importance, de même que les Français devront faire le sacrifice des diphtongues *nasales* et de la lettre *u*, pour faciliter l'emploi de la langue internationale aux Slaves et aux nombreux peuples, tels que les Anglais, qui prononcent difficilement l'*u*. La transcription des chuintantes par des lettres doubles est d'ailleurs très facile, et sans donner lieu à aucune confusion, si l'on prend des précautions très simples dans la formation du vocabulaire.

L'alphabet Esperanto est donc inutilement compliqué. De plus il est contraire aux besoins de la pratique, qui exige des lettres latines sans accents, ni cédilles, ni apostrophes, ni complications d'aucune sorte.

Non seulement les caractères typographiques simples sont les seuls que les typographes aient sûrement à leur disposition, mais encore ils sont une nécessité pour l'emploi commode de la machine à écrire, qui joue un rôle si important dans la vie moderne. En Angleterre et aux États-Unis, la plupart des machines ne comportent aucun accent ; on fait, il est vrai, des claviers pour les langues européennes à lettres accentuées, mais alors ils varient d'un pays à l'autre, et dans beaucoup de machines, on ne peut dissocier l'accent circonflexe des lettres qu'il accompagne ; au contraire, toutes les machines à caractères latins ont comme partie commune l'alphabet latin complet sans accents ; c'est donc cet alphabet que l'on doit prendre. Même au point de vue de la facilité d'écrire à la main, l'emploi exclusif de lettres sans accents s'impose par les considérations suivantes : la rapidité de l'écriture, et surtout sa régularité, sont beaucoup diminuées par les apostrophes et les accents, qui interrompent le mouvement général de la main vers l'avant et qui occasionnent des traits de plume souvent désordonnés. La difficulté de déchiffre d'une écriture s'en trouve augmentée ; d'autant plus que, comme le savent bien les graphologues, les scripteurs,

(1) Il est vrai que notre *y* se prononce *ou* en russe, et *ü* dans les langues scandinaves, mais il est plus facile de l'internationaliser avec sa prononciation latine que de nous faire prononcer *j* comme *i* demi-consonne.

suivant leur caractère, jettent les accents en avant de la lettre ou en arrière, et égarent ainsi l'attention du lecteur. L'écriture idéale est donc celle qu'aucun signe accessoire n'interrompt ni ne complique; on s'en aperçoit aisément quand on lit de l'anglais manuscrit comparativement à du français.

L'opinion que je viens d'exposer, comme le résultat de mon expérience personnelle au sujet de l'alphabet, est d'ailleurs aussi celle des linguistes les plus pratiques, si j'en juge par l'opinion que j'ai lue plus récemment de l'« American Philosophical Society », reproduite dans l'ouvrage de MM. Leau et Couturat (p. 366) (1); il est vrai que cette Société exclut aussi les digraphes, qui me paraissent au contraire acceptables, mais c'est faute d'avoir reconnu qu'on peut aisément les rendre systématiques, et éviter toute erreur d'interprétation à leur sujet par quelques précautions dans le vocabulaire.

Un autre inconvénient de l'alphabet Esperanto (et du vocabulaire qui en découle), c'est qu'il conduit souvent à des mots difficiles à prononcer, par exemple à l'accusatif « Tous ceux qui », on trouve *ciujn tiujn kiujn*; de même on rencontre des mots comme *ekzemplo* contenant un digraphe *kz*, contraire à la phonétique de toutes les langues connues. Je ne vois pas vraiment qu'on puisse accepter des difficultés de ce genre, surtout quand elles sont inutiles.

Grammaire. — L'admiration pour la grammaire Esperanto est très répandue; et cependant, quand on l'examine avec impartialité, on ne peut la trouver supérieure à celle de Pirro (1868); elle paraît même inférieure dans son ensemble, bien qu'elle présente l'avantage très sérieux de distinguer nettement les parties du discours. Je trouve à critiquer notamment les points suivants :

1° L'adoption de la finale *a* uniformément pour tous les adjectifs est déplorable. D'une part, elle impose inutilement à la langue une fâcheuse monotonie; d'autre part, elle force à défigurer la plupart des adjectifs internationaux. Pourquoi dire par exemple « internacia », quand on pourrait si bien dire « internacional » ? Enfin elle choque complètement l'oreille et les habitudes de ceux qui ont appris des langues étrangères; car en général, dans celles-ci aussi bien les slaves que les latines, la terminaison *a* caractérise normalement le féminin. On aura beau épiloguer sur les nombreuses exceptions que rencontre cet usage, aussi bien en latin que dans quelques langues vivantes; il n'en est pas moins vrai que, dans ces dernières, quatre-vingt dix fois sur cent, la terminaison *a*, surtout dans un adjectif, indique le féminin. Combien trouverait-on en italien et en espagnol d'exceptions?... fort peu. Même en russe, à part quelques noms neutres en *mia* (dans lesquels du reste la diphtongue *ia* est la corruption d'une ancienne nasale slavonne, qu'on retrouve au génitif en *eni*), et quelques autres substantifs exceptionnels, la terminaison en *a*, *aïa*, *ova*, etc... indique le féminin, tandis que les terminaisons en *i*, *o*, *é* sont réservées pour le masculin et le neutre. Aussi des locutions espérantistes, telles que « la lingvo internacia », ont-elles sur l'oreille accoutumée aux langues vivantes l'effet désagréable d'une fausse note, et laissent-elles l'impression de quelque chose de maladroit ou de mal habillé.

(1) Voici par exemple comment s'exprime la « Philosophical Society » : « Il n'y aura que les cinq voyelles pures *a e i o u* (prononcées comme en italien); pas de voyelles impures ou infléchies comme *ä ö ü* (allemand).

» Il n'y aura pas de consonnes gutturales aspirées, sifflantes ou nasales comme le *th* anglais et le *ch* allemand.

» Les caractères employés seront les lettres latines, tracées d'un seul trait, de façon qu'on n'ait pas à lever la main au milieu d'un mot; par conséquent pas de lignes diacritiques, pas d'accents ni d'apostrophes, pas même de point sur *i*, *j*, ou de barre à *t*.

On invoque quelque fois à tort pour justifier ce choix malheureux le prétendu exemple du suédois, où l'on rencontre en effet quelques adjectifs en *a*; mais cet argument ne porte pas, car des adjectifs *de toutes terminaisons* se rencontrent aussi en suédois; et, dans cette langue, le *a* final (qui n'est d'ailleurs qu'une corruption de prononciation pour *en* qu'on rencontre aussi dans les patois haut-allemands) est bien plutôt une finale caractéristique de l'*infinitif* des verbes, correspondant à *e* en dano-norvégien.

D'ailleurs, il n'y a aucune nécessité d'attribuer une finale unique aux adjectifs du moment qu'on a déjà des finales spéciales pour les autres parties du discours (le substantif et le verbe); une langue conserve bien plus de flexibilité et de variété, si elle admet pour les adjectifs plusieurs catégories de finales (de préférence tirées du latin), faciles à retenir par l'usage, et caractérisant chacune une certaine classe d'attributs. La déclinaison esperantiste est assez simple, malgré le choix fâcheux du *j* au lieu de l'*s* pour signe du pluriel. Mais je crois qu'elle fait abus de l'accusatif, surtout quand elle l'étend aux adjectifs. Les langues néo-latines, aussi bien que l'anglais, se passent de l'accusatif, et nombreux sont les mots allemands dont l'accusatif ne diffère pas du nominatif. Dans les langues scandinaves l'accusatif se confond avec le nominatif et en russe même, l'accusatif se confond soit avec le nominatif pour tous les mots d'êtres inanimés, soit avec le génitif pour les noms d'êtres animés. Il semble donc y avoir presque unanimité chez les peuples modernes pour reconnaître qu'on peut se passer d'une désinence spéciale pour l'accusatif. L'Espéranto, il est vrai, invoque pour la conserver quelques constructions de phrases dans lesquelles elle peut servir à éviter des équivoques. Mais de tels exemples de grammaire, très intéressants en théorie, sont peu nombreux en pratique; il est d'ailleurs facile d'éviter l'ambiguïté, soit par la place des mots, soit en déclinant l'article tout seul, dans les cas où il y a doute, soit en ajoutant une préposition spéciale pour indiquer l'accusatif comme le *a* de l'espagnol ou le *pe* du roumain (1). La déclinaison des substantifs et des adjectifs est donc une complication inutile, et l'expérience démontre qu'elle tend à gêner pour la conversation parlée ceux qui ne sont pas très maîtres de la langue, même si elle ne complique pas beaucoup le langage écrit.

A côté de cela, la suppression de l'article indéfini *un* en Esperanto paraît une économie inexplicable, car elle gênera tous les peuples européens autres que les Slaves, seuls habitués, parmi les modernes, à s'en passer.

Les *pronoms* ne paraissent pas non plus irréprochables; à côté de la précaution louable de distinguer au nominatif les trois genres de la troisième personne *il, elle, il*, en introduisant un genre neutre qui ne figure pas dans le reste de la langue, on ne trouve qu'un seul pronom pluriel *ili* pour les trois genres et un seul pronom *vi* pour dire *tu* et *vous*. Il y a là un fâcheux manque de logique, semble-t-il.

Les particules des adjectifs, des pronoms, et des adverbes démonstratifs, relatifs et indéfinis forment un ensemble très ingénieux, mais auquel on peut reprocher de trop différer des langues vivantes et d'exiger par suite un effort d'analyse et de faciliter les confusions.

Par exemple, dans la plupart des langues modernes, « pourquoi » se déduit très clairement des deux mots « pour » et « quoi » (*perchè* en italien, *porque* en

(1) « J'ai vu mon père » se dit par exemple « *he visto a mi padre* » en espagnol et « *am vedut pe tata meu* » en roumain. Ces prépositions ne s'appliquent qu'à des êtres animés.

espagnol, *warum* en allemand, pour « um « was », « za tchem en russe etc.). Tandis qu'en Esperanto on ajoute la lettre *l* à l'adjectif *kia*, pour créer un mot *a priori* « *kial* », dont le sens est purement conventionnel. On trouve ici un exemple du caractère trop *a priori* et synthétique que je reprocherai plus loin à l'Esperanto d'une manière générale à propos de son vocabulaire.

La conjugaison esperantiste paraît à première vue très ingénieuse et séduisante. Quatre voyelles *a, i, o, u*, caractérisent respectivement le présent, le passé, le futur et le conditionnel; on y ajoute des finales: *nta* pour les participes actifs, *ta* pour les participes passifs, *s* pour les temps proprement dits. Par exemple le verbe « *ami* », (aimer), fait aux quatre temps principaux « *amas* », « *amis* », « *amos* », « *amus* », et a six participes « *amanta, aminta, amonta* » à l'actif « *amata, amita, amota* » au passif. Enfin tous les temps secondaires sont formés avec le verbe être et un participe, actif ou passif. Par exemple: « J'ai aimé » se dit: « je suis ayant aimé »; « j'aurai été aimé » se dit: « je serai ayant été aimé ».

On reconnaît aisément dans cette conjugaison une réminiscence des langues slaves (et un peu du grec), dans lesquelles chaque verbe a plusieurs « aspects »; par exemple un aspect passé, un aspect présent et un aspect futur; chacun de ces aspects constituant un verbe spécial muni d'infinitifs, d'indicatifs présents et passés, de participes actifs et passifs, etc. Pour la plupart des Européens il y a là complication inutile et pléonasme. Par exemple, la conjugaison Esperanto donne deux manières pour conjuguer le futur simple: j'aimerai, *amos*, et je serai aimant, *estos amanta*; de même pour plusieurs autres temps futurs ou passés.

En outre l'emploi *exclusif* du verbe être comme auxiliaire, qu'on ne retrouve dans aucune autre langue, conduit à des formations contraires à la logique naturelle. Quand nous disons « j'ai aimé », le verbe auxiliaire *j'ai* indique tout de suite que le fait est *passé* et a été *actif*; tandis que la locution esperanto « je suis ayant aimé » semble indiquer d'abord un état *présent, neutre* (ou passif) et la pensée est déroulée quand le participe lui apprend *ensuite* qu'il s'agit d'une action passée faite par le sujet. D'ailleurs aucune langue moderne occidentale ne possède six participes par verbe, et il semble donc bien qu'il y ait là une complication inutile.

On respecterait beaucoup mieux les usages de la plupart des peuples en employant l'auxiliaire être pour le passif seulement, l'auxiliaire avoir pour les temps passés de l'actif, et peut-être même un auxiliaire spécial pour le futur, qu'on intercale avant l'infinitif, comme dans l'allemand (*werde*), l'anglais (*shall* ou *will*), les langues scandinaves (*skal* ou *vil*), le russe (*boudou*), le roumain (*voi*); on peut du reste aussi bien l'ajouter après l'infinitif, sous forme de désinences comme celles des langues néo-latines.

Il convient d'ailleurs de remarquer que la formation des temps simples de l'Esperanto par le simple emploi des lettres *a, i, o, u*, rend faciles les erreurs de lecture, pour peu que l'on ait un correspondant peu calligraphe, tandis que de pareilles erreurs sont rendues impossibles dans les langues vivantes par l'emploi des auxiliaires du passé et du futur ou des désinences formées de plusieurs lettres.

D'ailleurs les auxiliaires rendent la langue plus analytique, tandis que la conjugaison esperanto a une forme presque aussi synthétique que la conjugaison latine.

Une autre complication inutile est l'emploi du subjonctif; l'anglais montre

par son exemple que le subjonctif peut avoir les mêmes désinences que l'indicatif, sans inconvénient, le sens étant suffisamment indiqué par les conjonctions.

A part cette remarque, la syntaxe de l'Esperanto ne paraît pas soulever d'objections, car elle est conforme à la logique ; la langue française nous a fatigués malheureusement de trop nombreuses irrégularités de syntaxe, pour que nous ne désirions pas nous en débarrasser ; mais il n'est que juste d'ajouter que d'autres langues vivantes telles que l'anglais, l'allemand et l'espagnol ont déjà des syntaxes beaucoup plus logiques que la nôtre et qu'en particulier la syntaxe de la langue anglaise est presque aussi simple que celle de l'Esperanto.

Vocabulaire. — L'Esperanto est parti d'un excellent principe : celui de l'internationalité maxima, mais il n'y est pas resté complètement fidèle, comme on le verra dans la dérivation des mots, pour laquelle il a beaucoup trop imité les langues *a priori*, ou « mixtes », telles que le volapuk. En réalité on peut dire qu'il a limité le principe de l'internationalité presque toujours aux racines ou aux mots-souches, et que les mots dérivés ont été formés au moyen de règles *a priori*, généralement trop rigoureuses ou trop uniformes. Il en résulte que l'on y retrouve beaucoup moins de mots internationaux qu'on ne devrait ; c'est ainsi qu'« international » est remplacé par *internacia*, « capitaine (de navire) » par *sipestro*, « antiquité » par *malnovajo*, « église » par *pregejo*, « peinture » par *pentraĵo*, etc... La formation de ces mots nouveaux inutiles au lieu des mots presque internationaux qu'on aurait pu créer si aisément (*internacional*, *kapitano*, *antiquito*, *eclezio*, *pictorado*), ne peut qu'entraîner une fatigue de mémoire inutile et *va contre le but même de la langue artificielle*. L'abus de la formation *a priori*, de mots composés amène le même résultat, et constitue non pas, comme certains le croient, un des beaux côtés de l'Esperanto, mais au contraire un de ses défauts graves. Non seulement on laisse échapper ainsi l'occasion commode d'employer des mots connus, mais encore on retombe dans le défaut des langues synthétiques, qui imposent au lecteur tout un effort de raisonnement pour analyser le sens d'un mot unique au lieu de trouver ce sens tout analysé dans le texte au moyen de plusieurs mots (1). On critique assez souvent les grands mots composés allemands pour qu'il n'y ait pas lieu d'en former de pareils dans une langue artificielle qu'on est libre d'arranger à son gré ; la clarté du français provient précisément de ce qu'il évite ces condensations de pensée en un *logogriphe*. Par exemple les esperantistes aiment à citer les mots composés tels que *malliberejo*, prison, c'est-à-dire un endroit où l'on n'est pas libre (l'Esperanto employant, bien à tort, le préfixe *mal* comme signe de la négation, confondant ainsi en un seul les deux anciens préfixes français *in* et *mé*, cependant fort différents comme sens). Or précisément la création d'un pareil mot est une erreur, car tout le monde connaît, non seulement en France mais en Allemagne, — non seulement par le latin, mais par le « *carcer duro* », souvenir de l'occupation autrichienne en Italie, — le mot « *carcer* », dont on aurait pu faire « *karcero* », puis en déduire toute une autre série de composés utiles (*incarcéré*, *incarcération*, etc.).

De même, croit-on qu'il soit bien avantageux d'avoir créé le mot *haltigilo* (instrument pour faire arrêter) pour désigner un frein, alors que tout ingénieur européen ou américain connaît le « *Westinghouse brake* » et qu'on eût pu

(1) Par exemple il est plus facile de comprendre en français, « un conducteur de voiture de tramway » qu'en allemand « ein Strassenbahnwagenführer ».

par conséquent prendre un mot « breko », à défaut de « freno », comme racine internationale? Loin d'apporter une aide à la mémoire, ces ingénieuses charades, je le répète, ne servent qu'à la surcharger et à la fatiguer. Le triomphe de ce procédé de fabrication des mots composés a été le « volapuk », dont on connaît la fin malheureuse; l'« idiome neutral » qui en a pris la succession s'est empressé de s'en débarrasser après expérience; de même la langue de Pirro en est exempte; au contraire le docteur Zamenhof, entraîné par le plaisir qu'on trouve à faire des constructions ingénieuses, n'a pas su éviter cet écueil et il en résulte que, sous un habit néo-latin assez séduisant, qui entraîne les observateurs superficiels heureux de cette apparence (1), l'Esperanto renferme une foule de vocables barbares ou indigestes, fort éloignés de l'internationalité cherchée (1). En définitive son vocabulaire, *malgré d'excellents éléments*, que je ne saurais contester sans injustice, notamment un système de préfixes et de suffixes bien coordonnés, paraît beaucoup moins satisfaisant que ceux de Pirro et de « l'idiome neutral ».

A ce propos, on est amené à discuter la question de savoir jusqu'à quel point la langue universelle doit s'inspirer des langues néo-latines; cette question controversée mérite d'être traitée à part dans un paragraphe spécial, qui formera en même temps l'exposé de ma dernière critique contre l'« Esperanto ».

IV. — Constitution du vocabulaire de la langue internationale future.

L'Esperanto, comme plusieurs autres langues artificielles, a cherché à réaliser une sorte de neutralité vis-à-vis des langues européennes vivantes en mêlant des racines de trois origines : latine, germanique et slave, et négligeant le groupe finno-ougrien et le groupe arabe; (on peut ajouter aussi quelques racines grecques dans les mots scientifiques); mais en fait la part des trois espèces est fort inégale; les racines latines forment près des deux tiers de la langue et le reste est presque entièrement germanique (anglais ou allemand); bien que l'auteur de l'Esperanto soit slave, il n'a pas cru pouvoir donner aux racines slaves autre chose qu'une place représentative. La participation des peuples non latins n'est donc qu'un trompe-l'œil. Il est à constater du reste, à ce propos, que la plupart des auteurs allemands qui ont proposé des langues artificielles, ont été conduits de même, *par la force des choses*, à donner la prépondérance aux éléments latins ou romans, parce que ces éléments ont pénétré en grand nombre en toutes les autres langues, et parce que c'est un moyen naturel de réduire le coefficient d'arbitraire dans la formation du vocabulaire. Alors, étant donnée la prépondérance forcée de l'élément latin dans les langues artificielles *a posteriori*, ne vaut-il pas mieux franchement employer systématiquement des racines latines ou néo-latines pour former le vocabulaire pour tous les mots qui n'ont pas déjà un représentant international existant?

Le docteur Zamenhof et quelques autres, il est vrai, croient préférable d'employer une « macédoine » de racines hétérogènes dans le but de plaire un peu à tous les adhérents; mais la grande majorité des auteurs, même des Allemands éprouve une préférence marquée pour renforcer l'élément latin aux

(1) La fameuse et trompeuse *phrase-réclame* de l'Esperanto « Fleksable, belsuona, etc. » est habilement composée de mots rentrant dans les vocables connus et fait croire aux Français qu'ils ont affaire à une langue romane; on s'est bien gardé d'introduire dans cette phrase des mots tels que « Tiujn, ciujn, kiujn » (qui signifient « tous ceux que », à l'accusatif).

dépens des autres, soit parce que le latin est la langue morte la plus connue, soit parce qu'on rend ainsi la langue artificielle plus homogène. Je n'hésite pas, pour ma part, à me ranger du côté de ces derniers, en invoquant les motifs suivants :

1^o Il est tout à fait illusoire de croire qu'on facilitera sensiblement l'étude de la langue artificielle aux peuples non latins en ajoutant à dose homéopathique dans une langue à base néo-latine quelques racines « panachées » ; qu'importe par exemple pour des Slaves que 10 à 15 0/0 des racines soient slaves ? Cela ne changera pas sensiblement le travail qu'ils auront à faire pour apprendre la grammaire et s'assimiler les autres 90 0/0 du vocabulaire ; ils sauront bien vite s'en apercevoir et ils se plaindront avec raison qu'on ait cherché à leur jeter de la poudre aux yeux ;

2^o On ne pourra jamais par ce procédé donner satisfaction égale à tout le monde, car il n'y a pas de raison sérieuse d'exclure, comme on prétend le faire, les racines turques, arabes, hindoues, chinoises ou japonaises, qui proviennent de civilisations anciennes fort estimables, au profit des seules racines germaniques et russes, simplement parce que nous avons un certain nationalisme « européen ». (L'Espéranto n'est pas une langue neutre internationale ; c'est seulement une *langue européenne*).

Si plus tard, par exemple le Japon devient une nation aussi avancée que les nations européennes, le principe de la *répartition* des racines entre les différentes langues vivantes, si on avait eu le malheur de l'admettre, exigerait l'introduction d'un nombre considérable de radicaux japonais et un remaniement de la langue. Ceux qui désirent créer une langue internationale durable doivent se préoccuper dès maintenant de cette éventualité qui n'a plus rien de chimérique (1).

Le seul moyen d'éviter les compétitions est de prendre comme base du vocabulaire d'abord les mots internationaux de fait, qui sont en possession d'état, et leurs racines (quelle qu'en soit l'origine), et ensuite, pour compléter, rien que des racines latines (ou des racines grecques quand elles sont internationales). La langue artificielle sera ainsi une langue néo-latine homogène, ayant pour base *vraiment neutre* une langue *morte*, origine de la civilisation moderne.

Peut-être dira-t-on qu'elle sera plus facile à apprendre pour les peuples néo-latins que pour les autres, mais, ce n'est qu'une circonstance accessoire ; d'ailleurs, c'est déjà le cas pour toutes les langues artificielles *a posteriori* proposées jusqu'à ce jour, et ce n'est pas la faute des peuples latins si les Romains les ont autrefois conquis et civilisés. Le latin n'en reste pas moins un élément indiscutable du *patrimoine commun* de l'humanité toute entière et non pas seulement de l'Europe ; on l'enseigne même au Japon dans les écoles ;

3^o Une langue ainsi formée est d'ailleurs facilement accessible aux gens instruits de tous les pays, car ils ont appris presque tous le latin à l'école ou ailleurs (2) ; enseignée aux autres comme une langue vivante, elle leur donnerait

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, les désastres russes et les victoires japonaises sont venus en montrer toute l'opportunité. Comment imposer maintenant aux Japonais une langue soi-disant neutre, contenant 10 0/0 de racines russes et pas une racine japonaise ? Je mets bien les Espérantistes au défi de maintenir leur principe.

(2) Le nombre des gens qui savent le latin plus ou moins est augmenté par exemple, par le fait que tous les livres religieux catholiques dans tous les pays contiennent des prières en latin avec la traduction en regard.

incidemment la connaissance d'un grand nombre de racines latines et leur faciliterait plus tard la compréhension des langues néo-latines ;

4^o Cette *homogénéité* approximative de la langue artificielle la rendrait plus facile et empêcherait, fort utilement pour beaucoup, que l'étude de cette langue rendit plus difficile la pratique des langues vivantes ordinaires. En effet, tous ceux qui ont appris à parler plusieurs langues vivantes différentes savent qu'il faut un certain temps pour s'habituer à parler alternativement tantôt l'une, tantôt l'autre, sans les confondre, et qu'on y arrive d'autant plus facilement que chacune d'elle est *mieux caractérisée* et plus différente des autres. C'est ainsi qu'on arrive à parler sans confusion le russe, l'allemand et l'espagnol par exemple, tandis qu'il faut beaucoup plus de temps et de pratique pour ne pas mélanger un peu l'allemand et l'anglais, ou l'italien et l'espagnol, entre eux. Si la langue artificielle est une langue néo-latine *homogène*, elle ne gênera pas beaucoup ceux qui la connaîtront pour parler les langues germaniques ou slaves ; on se mettra assez facilement *au diapason* spécial pour cette langue artificielle. Au contraire, si elle contient d'une manière *arbitraire* un *mélange* de racines latines, germaniques, slaves, etc., elle se prêtera à des confusions avec toutes les langues, elle sera plus difficile à parler correctement pour ceux qui savent déjà d'autres langues, ou leur rendra plus difficile le maniement de celles-ci.

Un pianiste habile arrive facilement à transposer un morceau dans telle ou telle clé qu'on lui indique, pourvu que cette clé soit bien déterminée ; mais si on prétend le faire changer de clé à chaque instant, il sera plus facilement égaré. De même pour le langage ; parler une langue étrangère équivaut à un certain changement de clé ; prétendre faire une langue qui emploie simultanément toutes les clés, c'est rendre la musique presque impossible et donner la sensation continuelle de fausses notes à une oreille juste (c'est l'effet que produit l'Esperanto sur les polyglottes).

A ce point de vue, les langues artificielles les meilleures sont celles qui se rapprochent le plus des racines latines, tout en évitant de copier trop servilement les langues vivantes néo-latines. L'idéal auquel on doit tendre, je crois, c'est de créer un *Roman* artificiel en faisant subir au latin, au lieu des déformations irrégulières qu'il a subi dans les langues romanes vivantes, une transformation analogue, régularisée d'après des principes simples et uniformes. Cette solution me paraît préférable à l'emploi d'un latin commercial ou d'un bas-latin, parce qu'elle s'adapte beaucoup mieux à nos habitudes et permet de créer une grammaire beaucoup plus simple (1).

Si l'on ne craignait de faire une langue nationale, il n'y aurait qu'à simplifier un peu l'espagnol qui est actuellement la langue la plus parfaite, la plus régulière et la plus logique. Mais on peut arriver à un résultat analogue en créant une grammaire simplifiée, exempte de toute irrégularité, et en choisissant les racines qui permettent le mieux de retrouver par dérivation les mots internationaux usuels (2). J'en fournirai, si j'ai le temps, des preuves pratiques dans une communication ultérieure.

(1) Le « latino sine flexione » du professeur Peano ne répond pas du tout à ce programme, qui se rapproche bien plus de la langue de Pirro et d'autres projets néo-latins.

(2) On remarquera que cet emploi des mots internationaux tout faits dans la langue artificielle entraînera à l'adoption d'un certain nombre de racines germaniques et leur sera une justification suffisante, sans qu'il y ait lieu d'en introduire d'autres.

« L'Idiome neutral » donne déjà un excellent exemple de ce qu'on peut faire d'après ce principe ; ses créateurs ont démontré qu'on peut ainsi trouver beaucoup plus de racines internationales que si on se borne à les chercher directement. D'ailleurs, il ne faut pas se dissimuler que la création d'un vocabulaire doit être une *œuvre de longue haleine*, non pas d'un seul homme mais de nombreux chercheurs, dont une commission compétente devrait rassembler et comparer les propositions (comme on l'a fait pour l'Idiome neutral), avant d'adopter en dernier ressort les meilleures. Les propositions devraient porter d'abord sur la création des principaux préfixes et suffixes de dérivation, puis ensuite sur les racines et les familles de mots qui en dérivent.

Pour les motifs indiqués plus haut, les mots composés de deux ou plusieurs racines devraient être réduits au minimum, c'est-à-dire aux mots déjà internationalisés de fait. La langue artificielle ne doit pas en effet viser à la concision du latin mais au *maximum de clarté et de précision* et de facilité de compréhension ; les circonlocutions sont à ces différents points de vue presque toujours supérieures aux mots composés et n'ont d'autres défauts que d'allonger un peu l'écriture ; l'anglais peut-être pris assez bien comme un exemple de ce qu'on peut admettre comme mots composés.

V. — CONCLUSIONS

La proposition de créer une langue internationale est très intéressante et digne d'encouragements, quoique l'emploi *pratique* qu'on en pourra faire paraisse devoir être bien plus limité qu'on ne se le figure généralement. Mais la difficulté de mettre d'accord un grand nombre de personnes sur des solutions *arbitraires*, comme le sont forcément plus ou moins toutes les parties d'un langage artificiel, pourra en rendre la réalisation fort laborieuse. Je sou mets donc à l'Association française les propositions suivantes :

1^o L'Association française doit être favorable en principe à une tentative de création d'une langue internationale. Elle doit donc adhérer à la déclaration de la *Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire*.

2^o Aucune des langues artificielles proposées jusqu'ici n'est assez parfaite pour s'imposer d'elle-même ; en particulier, l'*Esperanto*, bien qu'il réalise une construction ingénieuse et donne lieu à une incessante réclame, paraît jouir d'une réputation surfaite, et ne saurait être proposé comme solution immédiate, tant à cause d'un caractère *à priori* encore excessif que de plusieurs graves défauts intrinsèques, tels qu'un alphabet mal choisi, des désinences choquantes et un abus des slavismes dans la conjugaison.

3^o Seule une *commission internationale*, formée de personnalités *compétentes* et *déjà polyglottes*, de tous les pays, pourra avoir l'autorité nécessaire pour élaborer une grammaire et un vocabulaire : il est donc désirable que cette Commission soit formée le plus tôt possible.

4^o La conception d'un vocabulaire formé de racines empruntées aux divers peuples modernes, en proportion de leur rôle dans le monde, est fautive et chimérique, à cause des déplacements indéfinis des centres de la civilisation et du changement rapide des populations relatives des Etats ; l'emploi d'une langue non homogène ainsi formée présenterait d'ailleurs les plus grands incon-

vénients au point de vue du polyglottisme ordinaire. Il est donc désirable que la langue artificielle soit de formation homogène et empruntée à des éléments neutres, sauf en ce qui concerne les mots déjà internationalisés et leurs racines.

5° Pour faciliter la formation de ce vocabulaire, en limitant au minimum le nombre des solutions arbitraires, sources d'indécisions ou de conflits entre les créateurs de la langue artificielle, le moyen le plus sûr et le plus rationnel est d'adopter le moule d'une langue morte ayant joué un rôle capital dans les progrès de la civilisation.

6° La grammaire devra être autant que possible analytique et a posteriori, ainsi que les procédés de formation des dérivés.

7° La langue internationale sera donc de préférence un latin sans flexions, modernisé par des transformations analogues à celles des langues romanes, mais rendues aussi simples et aussi uniformes que possible, de façon à éviter la multiplicité et l'irrégularité des déclinaisons ou des conjugaisons, à systématiser les affixes de dérivation, et à réduire la syntaxe à une simplicité absolue, tout en évitant de déformer l'orthographe classique quand cela n'est pas absolument nécessaire.

